

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3043. — 60^e Année.

SAMEDI 15 AVRIL 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



NOS DRAGONS. — Ils ont peu fait parler d'eux depuis les heures épiques de la Marne et de Champagne. Demeurés longtemps à l'arrière, ils s'y sont reconstitués, et l'on voit ici combien leur tenue s'est modifiée depuis la mobilisation. De leur ancien équipement il ne leur reste guère que la lance et le mousqueton. Et la splendide allure de leurs chevaux montre avec quel soin les a choisis le service de la remonte. Nos dragons ont, pour ces courageuses bêtes, une sollicitude dont témoigne la belle image que voici.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

L'ATHÈNES DE LA SPRÉE

C'est le nom que les Prussiens donnaient à Berlin vers la fin du XVIII^e siècle : on sait qu'ils se décernent volontiers la louange et qu'ils ne sont point chiches d'hyperboles lorsqu'il s'agit d'attester leur prétendue supériorité. Depuis 1871 ce sobriquet leur a paru trop modeste et la capitale du Brandebourg est maintenant qualifiée de *Ville Impériale*. Ville avec un V majuscule ; de même que, en parlant de Rome, les latins disaient *Urbs* ; Berlin est la cité par excellence, la capitale miracle, auprès de laquelle Paris, Londres ou Bruxelles ne sont que des rivaux détronés et indignes de comparaison.

Les Prussiens le disent et s'efforcent de le croire ; mais, au fond, ils n'ont pas la foi, et ils ne peuvent l'avoir. Ce qu'ils prônent en Berlin c'est l'étonnement que la ville produit au premier aspect : elle n'était il y a cent soixante ans qu'une manière de village : elle compte aujourd'hui plus de deux millions d'habitants, tout autant que Chicago. Elle possède d'énormes maçonneries, des rues qui s'étendent, en ligne directe, à perte de vue, des monuments extravagants de somptuosité apparente et d'écrasante excentricité ; nulle part la recherche de l'originalité n'a été poussée plus loin : on y voit des banques qui ressemblent à des pagodes hindoues, des cafés flamboyant d'ogives et de rosaces comme des cathédrales, et des hôtels bâtis sur le modèle de gigantesques tombeaux étrusques. On croirait, à parcourir ses larges voies nouvelles, que ces constructions alignées sont les résultats d'un concours entre des architectes déments ou mystificateurs : telle maison bourgeoise est plus hérissée de tourelles, d'échiquettes, de créneaux et de poivrières qu'une forteresse féodale ; telle autre, qui ne se distingue point par ses lignes architecturales, est peinte en rouge vif ou en vert acide ; et ce besoin de « tirer l'œil », de forcer l'attention, ce prurit d'ébahir est la caractéristique du style berlinois. Si vous entrez dans un restaurant et que vous désiriez vous débarrasser de votre chapeau et de votre pardessus, vous avisez, non sans inquiétude, un dragon de bronze qui vous guette, griffes ouvertes et ailes étendues, — c'est une patère. Voici, sur un socle aussi formidable que s'il était destiné à porter une colonne triomphale, un lion tout doré, avec des yeux en émail et des dents de cuivre apparaissant au bord de sa gueule ouverte : — c'est une boîte aux lettres. Jusque dans les lavabos des gares est prodiguée une complication d'engins, de chaînes, de rouages, de manivelles, de leviers, telle que le client de passage redoute de toucher à cet attirail et ne parvient pas à découvrir le robinet qui lui fournira le filet d'eau dont il a besoin pour se laver les mains.

Et tout cela est en camelote : c'est fait « pour l'œil » ; le confortable en est absent. La dernière fois que j'ai passé par là, j'étais descendu, alléché par un prospectus, dans un hôtel à tournure de palais : escalier en simili-marbre, rampe en simili-bronze, tapis en simili-laine : la chambre qui me fut attribuée était séparée du corridor par deux portes de chêne épais : elle paraissait par conséquent devoir être sourde à tous les bruits et parfaitement isolée : comme mobilier, une armoire Henri II, une table Louis XVI, un fauteuil Dagobert et un lit pompéien. A la muraille, un chromo, encadré luxueusement, suspendu à la corniche par un long cordon. Au bout d'un quart d'heure de séjour, j'avais constaté que la table était boiteuse, que l'armoire avait joué et ne fermait pas, et que le fauteuil Dagobert, désossé, tanguait sur ses robustes assises, comme un siège à bascule. Les fortes portes de chêne étaient en papier mâché et, en dépit de leur épaisseur rassurante, laissaient passer tous les bruits du corridor, lesquels m'arrivaient aussi nets et distincts que si la chambre eût été pourvue d'un microphone. Je pus d'ailleurs juger, durant la nuit, que l'hôtel tout entier était sonore comme un violon ; j'entendais tousser et se retourner dans son lit mon voisin de palier, et, chaque fois qu'il éternuait, le chromo qui ornait mon mur était secoué dans son cadre et oscillait comme un pendule.

Tout le Berlin moderne est conçu, bâti, orné et meublé de la sorte. La ville impériale est en *Toc*. Tout ce qui s'y vend, tout ce qui s'y mange, tout ce qui s'y fume est en imitation. Les cigares

sont en foin, les langoustes qu'on vous sert en ragoût sont des crabes, les cuirs de Cordoue sont en pâte de bois, et les tilleuls de la fameuse promenade sont des marronniers. La ville offre quelques beaux aspects : la perspective du Lutzgarten, avec le pont et la place du château où sont massés l'arsenal, l'opéra, la bibliothèque et l'église française, ne manque pas de grandeur. Mais si vous détaillez, vous apercevez vite que ces colonnades successives sont en plâtre et montrent la brique par maints endroits, que ce qui paraît marbre n'est que mastic verni et que les ornements de bronze sont en « fer blanc d'art ». Ceux de ces monuments qui datent du grand Frédéric ou de ses deux prédécesseurs, du temps de l'Athènes de la Sprée, ne sont point sans valeur ; mais ils sont servilement copiés de Versailles ou de Trianon : ce qui est moderne, ce qui est récent, est massif, contourné, ridicule et déconcertant.

Dans un récent volume de M. Edouard Schuré, — *l'Alsace française* — je trouve cette opinion d'un jeune alsacien qui, soucieux d'entreprendre une enquête morale et intellectuelle sur les géoliers de sa chère province, se résolut à vivre pendant quelque temps parmi eux, et à visiter « le tyran dans sa citadelle ». Ses impressions sont précieuses et expliquent bien des choses : — « Pendant toute la durée de mon séjour à Berlin, note-t-il, je crus sentir mon cerveau badigeonné d'un enduit noirâtre, tant mon œil fut assailli de mauvais goût, de laideur prétentieuse et de faste maussade ». La capitale de l'empire porte l'empreinte farouche de la dynastie des Hohenzollern : elle est l'image parfaite de la Prusse : édifices, monuments et statues ne magnifient que la dynastie régnante et le caporalisme qui a fait sa force. Le sombre palais impérial avec son corps de garde rechigné ressemble à une caserne : les trente-deux Hohenzollern en marbre, création de Guillaume II, dont les effigies bordent l'allée de la Victoire, guerriers cuirassés et farouches, n'évoquent ni nobles exploits ni grandes pensées. Durs caporaux d'un peuple de soldats mécanisés, leurs noms, lus sur les socles, ne rappellent que rapines, mensonges, fourberies, platitude, orgueil ou massacres.

Partout on sent la griffe de l'Etat, machine à fabriquer des instruments dociles sur le patron du soldat prussien : et cela donne à Berlin une physionomie qui révèle son âme, symbole et quintessence de la Prusse, image effrayante de l'écrasement de l'esprit par la matière.

Une ville n'est point capitale par le seul fait qu'elle possède des palais, des colonnades, des gratte-ciel, du pavé de bois et un chemin de fer urbain. Il lui faut, en outre, jouer son rôle de métropole. Paris ne se contente pas d'être la parure de la France, il en est l'éducateur, le modèle, le conseiller et l'inspirateur : c'est en quelque sorte l'alambic où se distillent et se clarifient les idées généreuses de toute la nation, son goût, son ingéniosité, son patriotisme même : il faut être indécorable prussien pour n'avoir vu, en Paris, qu'une vaste auberge où l'Europe vient s'amuser. Berlin, lui, n'a eu sur l'Allemagne qu'une influence néfaste. Schiller le considérait déjà comme le foyer de la démoralisation et de la ruine du goût : son luxe de pacotille a tué, chez ceux qui l'habitent, le besoin d'intimité et de confort : on y vit dehors : les familles mangent à la brasserie : les maris se placent à une table, les « dames » à une autre, avec les servantes, qu'on amène pour économiser le feu et la lumière à la maison. Le mépris de l'homme pour la femme est, dans toutes les classes de la société, hautement et ostensiblement professé. Oberlander, l'humoriste allemand, représente, dans un de ses albums, un gros berlinois attablé dans un café et disant à son humble épouse, assise à côté de lui : — « Tiens, Marguerite, tu peux boire ma bière, elle est chaude : je vais en demander pour moi de la fraîche ».

Au Berlin impérial, prétentieux, bruyant et affairé sont dues la déchéance des coutumes anciennes, la désorganisation de la vie de famille et des vieilles traditions domestiques : « dressé comme une tour de fer au milieu de l'Allemagne » ainsi que l'écrivait déjà, il y a quelque vingt ans, M. de Wyzewa, il s'est dégagé de lui une démoralisation qui se répandit, comme une épidémie, sur toute la Germanie. Cette capitale du caporalisme a déversé son méphitisme avec une intensité sans cesse accrue :

il semblerait qu'avant de les employer contre nous, l'Etat prussien ait voulu expérimenter sur le Deutschland lui-même les gaz asphyxiants de sa brutale discipline et de sa farouche réglementation.

Berlin commence à expier maintenant la faute de n'avoir pas plus noblement rempli son rôle de capitale. On sait peu ce qui s'y passe, car la presse boche est sévèrement surveillée et ne peut rien publier qui ne soit soumis à la plus minutieuse censure : mais par ce que racontent quelques voyageurs hollandais ou suisses, qui sont parvenus, non sans peine, à pénétrer dans l'ancre prussien, un grand malaise, précurseur des catastrophes, s'y fait sentir aux moins clairvoyants : foules oisives et fébriles massées aux abords des gares, émeutes fréquentes, vite réprimées à coup de sabre ou de communiqués triomphaux et mensongers ; stationnements angoissés devant les longues listes affichant les noms des morts de la guerre ; le gouvernement essaie encore de griser les imaginations au moyen de bulletins de victoires imaginaires ; mais on n'y croit plus : quelque dressés qu'ils soient à la discipline, les Berlinoïis n'abdiquent pas tout bon sens et se disent : si nous sommes si vainqueurs que cela, pourquoi ne pas imposer la paix à nos ennemis ?

Une grande limousine silencieuse passe rapidement le long des tilleuls : c'est la voiture de l'impératrice qui se rend à quelque gare pour l'arrivée d'un train de blessés : les gens saluent avec respect cette femme aux cheveux blanchis et aux yeux si tristes qui représente seule, à Berlin, le destin chancelant des Hohenzollern. Quant à LUI... le Kaiser, qu'on a si souvent naguère vu parader au Lutzgarten ou à Tempelhof, on ne sait où il est : ses randonnées de la Meuse au Dniester passent inaperçues ; il devait entrer, en vainqueur, dans cinq capitales : il ne s'est montré dans aucune... que dans la sienne, où il revient furtivement entre deux galopades d'un front à l'autre pour s'enfermer avec ses médecins dans la morne solitude du Vieux Château. Et les Berlinoïis songent maintenant à la fragilité de toute cette camelote qui les abrite : ils connaissent, pour les avoir vu élever, les murs de torchis et de briques de ces palais éphémères qui bordent les avenues de l'Athènes du Nord ; ils savent que ces lourdes bâtisses, qui singent le cyclopéen et le gigantesque, ne tiennent que par l'enduit qui les recouvre et par le crépi du simili-marbre dont elles sont revêtues. A la moindre lézarde, sous le plus petit choc, ils savent que tout cela peut s'effriter et tomber en poussière et ils se disent que la dynastie à laquelle ils se sont livrés, pieds et poings liés, est, elle aussi, peut-être, de *Toc* et de *pacotille* et qu'il suffira d'un heurt pour la jeter bas. Voilà pourquoi Berlin, qui plastronne encore, est, en réalité, anxieux et songeur...

Et si, ce que j'ignore, notre *Monde Illustré* parvient aux bords de la Sprée, j'imagine que les fronts ont dû là-bas se rembrunir encore à l'aspect d'une gravure que notre cher journal publiait récemment, en première page : ceci n'était point du bluff ni, comme disent les rapins, du *chiqué* : une photographie, prise dans la rue, au plein soleil, et qu'aucune main d'artiste n'avait retouchée : on y voyait le général Joffre, en compagnie du ministre de la guerre, passant, sans autre escorte qu'un soldat sans armes, parmi la foule, pour se rendre au palais des Affaires étrangères où se tenait la conférence des alliés. Ah ! la belle, la bonne image, et comme on la détaillait, avec une émotion admirative, aux vitrines des kiosques où je l'ai vue exposée : rien que des visages souriants dans cette foule de badauds encadrant le généralissime et le ministre ; eux-mêmes ont l'air joyeux et satisfaits ; ils avancent allégrement, et, à leur suite, en rangs pressés, parisiens et parisiennes, ouvriers, mininettes, bourgeois, emboîtent le pas familièrement. Examinez toutes ces figures : pas une qui décelé un sentiment d'inquiétude ou de tristesse : dans tous les yeux, sur tous les traits, confiance, quiétude, « amusements », sécurité, affection et « certitude ». Oui, oui, c'est une belle image, la plus révélatrice et la plus reconfortante de toutes celles qui aient paru depuis le début de la guerre, et, s'ils la voient, ce que je souhaite, les Berlinoïis pourront une fois de plus y trouver l'occasion de répéter leur vieux proverbe : — « *Ach ! Gott ! Es ist doch nur ein Paris !* Ah ! Dieu, il n'y a tout de même qu'un seul Paris ! »

G. LENOTRE.



POUR RAVITAILLER LES TROUPES DU FRONT. — L'exquise photographie que nous plaçons ici sous les yeux de nos lecteurs nous montre un convoi de ravitaillement portant, aux soldats qui sont engagés dans la bataille, munitions et approvisionnements. La curieuse caravane goûte un instant de repos avant de continuer sa route, et l'on dirait d'un village migrateur qui se serait immobilisé une minute pour peupler un séduisant paysage.



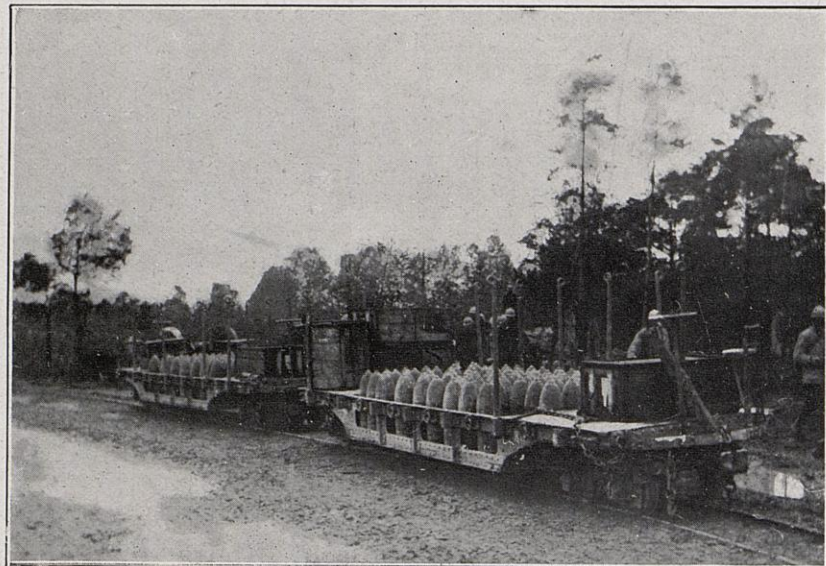
Réserve de planches et de fil de fer barbelé servant à l'édification de nos tranchées et à la défense de nos lignes.



Camions automobiles transportant les colonnes d'infanterie et amenant les hommes, par groupe de vingt, au point désiré.



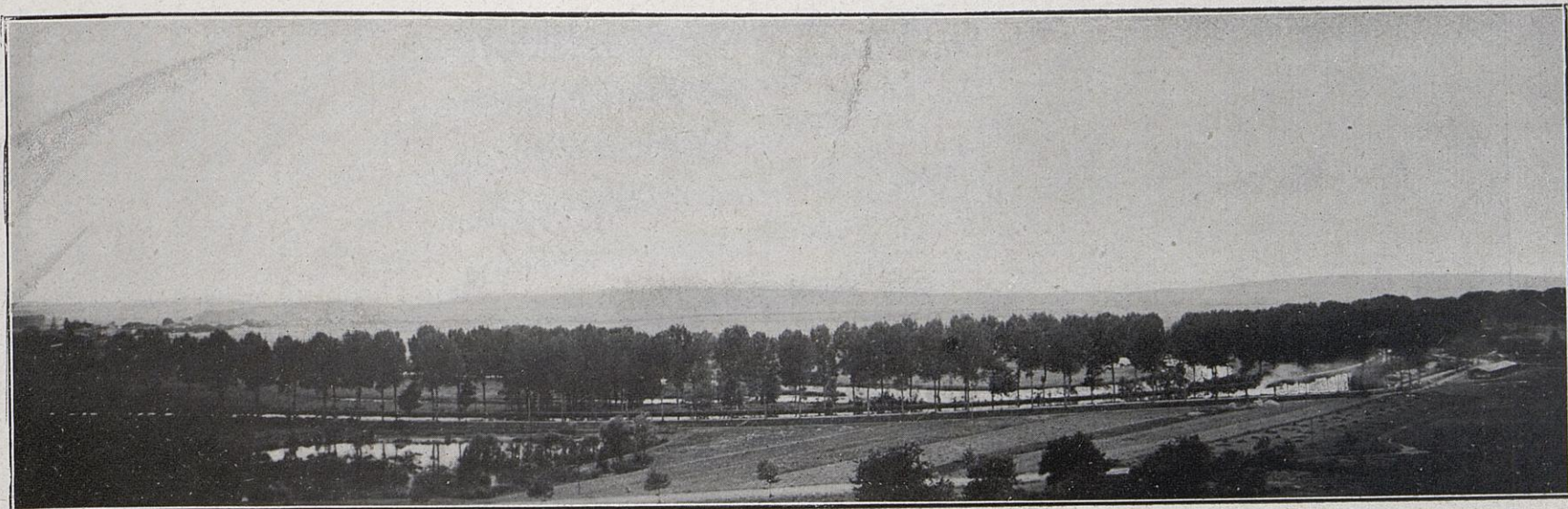
Convoi de ravitaillement en munitions gagnant les abords du front.



Train de gros obus apportant à nos canons leur provision quotidienne.



LE CHEMIN QUE SUIVENT RAVITAILLEMENTS ET MUNITIONS. — Pour terminer, tout arrive et se centralise dans le petit village, voisin de la ligne de feu qui est un des entrepôts de notre défense.



LA ROUTE DE MÉZIÈRES A VERDUN LE LONG DE LA MEUSE CANALISÉE.



Un observateur, dans son gîte, évalue les distances avec son télémètre.



Un boyau,



DANS LA RÉGION DE LA MEUSE. — Les prisonniers, capturés ces jours passés au bois d'Avocourt, défilent dans les rues de St-D...



COMMENT NOUS REPRIMES LE BOIS DE LA CAILLETTE (Composition de CH.-B. DE JANKOWSKI.)

Durant toute la matinée, nos braves soldats avaient harcelé l'ennemi, remportant sur lui de petits avantages, le pourchassant sans trêve, et le forçant à reculer pas à pas. Au cours de l'après-midi, nos contre-attaques se firent plus pressantes et plus brutales. Enfin, vers le soir, nos héroïques combattants s'élancèrent, avec une furia inouïe, vers les lignes allemandes. Ce fut une mêlée féroce, une suite de corps-à-corps effrayants, où s'affirmèrent de façon éclatante la vaillance et la farouche énergie des nôtres. Ils reprirent tout le bois de la Caillette, et réoccupèrent la partie ouest du village de Vaux, tandis que les Allemands battaient en retraite, la rage au cœur.

JOURS DE GUERRE

Une légende, en France, — évidemment ce ne peut déjà plus être qu'une légende, — veut que les Américaines aient une allure décidée, mettons garçonnière, cet aspect *businesswoman* ou *sportswoman*, qui caractérise une race nouvelle, ardente à conquérir, aimant l'or, parce qu'il est le plus puissant des leviers, voulant vivre fortement et vite, tout connaître, avoir tout respiré, tout approché, tout vu.

Ce portrait est fort exagéré. Peut-être a-t-il été ressemblant pour quelques *échantillons* d'américaines, qui fréquentèrent l'Europe voici bientôt un demi-siècle, peut-être même l'est-il encore pour certains types du monde de la finance et de l'industrie ?... Ce qui est bien évident, c'est que l'Américaine qui vient fréquemment, chaque année même, en Europe, qui s'habille à Paris, s'y fait meubler, passe à Londres et à Rome quelques semaines chaque saison, n'a rien, plus rien de commun avec la banale et grossière effigie que de faciles vaudevillistes ont vulgarisée.

Mrs Edith Wharton, qui reçut la Croix de la Légion d'honneur au début de la semaine passée, n'est pas l'unique et frappant exemple qu'on puisse distinguer de l'Américaine qui n'offre plus à vrai dire aucun de ces traits qui silhouettaient ses compatriotes à l'emportepièce, mais elle en est aujourd'hui l'expression la plus éclairée. Mrs Wharton s'est fixée sur la rive gauche de la Seine, comme l'ont fait quelques-uns de ces émigrés d'outre-mer, pour lesquels l'enchantement du ciel parisien, son atmosphère ont conservé, du côté des Invalides, de Notre-Dame, du Luxembourg et du Panthéon, le long des quais Malaquais et Voltaire, entre l'Institut et l'Hôtel Czartoriski, des nuances, une âme que les avenues qui conduisent à l'Arc de Triomphe ou au Trocadéro ne possèdent point.

Dans les salons les plus élégants où elle fréquente, un visiteur ne saurait voir en Mrs Wharton rien qui puisse évoquer cette femme de lettres *yankee* peu sensible aux nuances, armée d'un carnet de notes, qu'on imagine allant en visite comme un reporter part aux informations. Le visage est de la famille des La Tour et des Perronneau. Et, de même qu'on peut trouver dans la personne de M. Paul Bourget des expressions qui font penser assez aux gentlemen qu'on voit sortir de leur club de *Pall-Mall* et un air qui l'apparente aisément à ces personnages de la vie anglaise, pour lesquels il eut dès l'adolescence une vive prédilection, — de même en Mrs Wharton, disciple littéraire de M. Paul Bourget, on respire les affinités et le goût français.

Chez les *Heureux de ce Monde* connu sur les deux continents une fortune rare. Mais le charme de Mrs Edith Wharton n'en fut point gâté. Elle demeurerait volontairement dans les demi-nuances, dans les manières d'une dame que la renommée ne parvient pas à dépouiller de ce manteau d'impersonnelle élégance sous lequel se reconnaissent les âmes bien nées. La presse du monde entier avait loué ses dons d'observateur et de psychologue, il ne parut point que la rumeur en fût venue jusqu'à elle.

La guerre déclarée, les qualités sérieuses, pratiques mêmes de sa race, vinrent seconder Mrs Wharton dans les élans de son affection pour la France. L'artiste lettrée, la femme du monde firent place à l'organisatrice. L'*Asile pour les réfugiés français et belges* était fondé... Mrs Wharton se procura vêtements et charbon, sans affiches burlesques, sans réclames gênantes pour les souscripteurs, sans représentations dont le « théâtral » commence au bruit qu'on mène à leur sujet. Dix mille réfugiés, au moins, furent assistés ; cent cinquante mille repas distribués... La pharmacie et les secours de toutes sortes fonctionnèrent sans interruption. Ce qui n'empêchait point la généreuse française d'adoption d'aller porter aux armées des lainages ou du tabac et d'écrire entre temps, pour la *Revue de Paris* ou la *Revue des Deux-Mondes*, des pages frémissantes dont un livre récent *Fighting France : La France en guerre* contient de larges développements.

La croix donnée à Mrs Wharton est de celles que l'opinion décerne avant que le Gouvernement n'y songe. Il faut en souligner l'import-

tance, car elle montre, non seulement aux femmes, mais aux hommes de lettres en particulier, ce que peut réaliser l'énergie, la volonté et le cœur d'une femme. Un grand nombre des nôtres, certes, ont mérité depuis bientôt deux ans la plus fervente admiration... Mais, pour celles qui... l'ont moins méritée, l'image de cette Américaine amie de la France est bonne à placer dans la lumière.

* *

Celui qui aurait tenu un registre des « bruits » fantaisistes de la guerre, non pas seulement de ces « coups » de pessimisme ou d'optimisme qui annonçaient des défaites extravagantes ou des captures d'armées de cent mille hommes, pour le transport desquels tous les trains de la gare du Nord ou de l'Est étaient réquisitionnés, mais de ces mille bruits inconsistants destinés à distraire un instant, un jour, une semaine même, un certain clan de la population, — posséderait un recueil qui aurait bien du prix aux yeux des historiens de l'avenir et qui écrirait notre *petite histoire* de tous les jours, depuis la mobilisation, d'une manière plus véridique qu'en imprimant les *communiqués officiels*.

Ces rumeurs, ces *canards*, ne sont point toujours à la louange de ceux qui en sont visés. Ils atteignent leur vie privée et tendent surtout à les déconsidérer. L'ensemble de l'incommensurable médiocrité, toujours agité comme la mer au long des continents, s'acharne à vouloir ronger ce qui le domine et le maintient dans ses limites.

Il y a des « on dit » immondes, il en court, à travers la ville, de tragiques, mais de comiques aussi, dont on se demanderait en vain, pendant des siècles, qui put les engendrer. Le matin qui les vit naître assisterait à leur déclin, si Dieu avait agrandi de quelques milliards de lieues l'éther glacé qui nous sépare du soleil... On ne sait quel hasard se plut à les faire éclore, dans quel terreau ou quel fumier. Ils passent, pareils à des bulles de savon, à des papillons, à des éphémères. Ils font sourire, rire aux éclats ou se boucher le nez...

* *

JEUDI. — A la Triennale. — Aller voir de la peinture est une distraction après laquelle bien des gens soupirent. J'en connais qui n'avaient pas mis les pieds trois fois dans leur vie au Louvre ou à Cluny, peut-être en leur jeunesse, à l'âge où le prétexte de faire le cornac auprès d'une femme charmante est, avant tout, celui de glisser une déclaration qu'on n'a pas encore su placer. Depuis la mobilisation ils se plaignent de ne pouvoir mettre les pieds dans un Musée. Ils seraient calmés d'une grande part de leurs maux s'ils pouvaient admirer le Corrège du Salon Carré ou tout ce qu'il vous plaira de choisir dans la collection La Caze ou la Galerie du bord de l'eau. Chimères. La paix signée, dans les clameurs de l'allégresse, ils oublieront qu'il est un Corrège au Louvre et, s'ils soupirent encore après des tableaux, ce sera pour évoquer les Raphaël ou les Velasquez de Florence et

de Madrid, qu'on est bien empêché de les contraindre à aller voir.

Un « Salon » est ouvert, cependant. Il fut inauguré selon tous les rites de la Paix, par des ministres, des chefs de Cabinet et ces gens, étrangers à l'Art de tous points, mais chargés d'en régir les rapports avec l'Etat. Aucune des herbes de la saint-Jean d'un vernissage officiel ne manquèrent, pas même celles que le printemps se plaît à faire croître à l'entour des « Salons », en bordure des massifs de nos promenades publiques.

La Triennale... Le public ne comprendra jamais très bien ce que veut expliquer ou suggérer ce titre. Peu importe. Un titre n'est jamais qu'une manière polie d'obliger la mémoire à ne point se montrer trop insouciant ou infidèle. En temps de paix, le piquant de cette exposition serait de nous montrer M. Bonnat accrochant un portrait à côté d'une toile de M. Degas ; en temps de guerre, le piquant c'est, avant tout, de nous montrer de la peinture.

En quittant l'Orangerie des Tuileries les chercheurs de nouveau pourraient bien décréter qu'il n'en est plus au monde, s'ils ne devaient tenir compte qu'un grand nombre d'artistes n'ont pu envoyer ou faire envoyer que des ouvrages déjà anciens d'au moins... deux années. Quelques-uns ont été plus loin, M. Caro-Delvaile, par exemple, dont les toiles sont datées de 1903.

Une Dame en visite, qui doit être de l'époque 1880, je pense, par M. Degas, montre ce que peut être le véritable modernisme, appelons-le *impressionnisme*, si vous préférez. N'importe quel chef-d'œuvre des maîtres du passé serait mis dans le voisinage de cette étude sans que les yeux, ni le raisonnement y éprouvent cette surprise qui ressemble si fréquemment, devant ce qu'on appelle une œuvre « moderne », au déplaisir et suscite l'aversion. Elle est de notre temps et s'apparente aux œuvres passées comme le visage d'une femme qui a vingt ans ce printemps-ci au visage d'une aïeule d'aujourd'hui lorsqu'elle avait vingt ans.

C'est le défaut, le vice irrémédiable, de certain art contemporain de prétendre rompre tout lien avec le passé, ruiner toute tradition. Il y a des qualités certaines, palpables, indéniables, dans la peinture de M. Matisse, cependant ce qu'il fait nous est inassimilable, parce qu'il refuse de se plier, non pas à des règles, mais à des lois qu'il est aussi impossible à l'artiste de transgresser qu'il est impossible à l'oiseau de vivre dans l'eau d'un aquarium et à la plante de s'épanouir parée de l'éclat de toutes ses colorations privée de la lumière du jour. Les poissons rouges exposés par M. Matisse à la Triennale montrent toutes ses qualités et tout le néant où il se débat.

Les trois couleurs, de M. Maurice Denis, ne rappellent en rien les aquarelles et les compositions d'Edouard Detaille. Cependant, voilà bien des soldats, dans leur tunique bleu d'horizon... Que l'on puisse peindre des uniformes sans se croire obligé de n'omettre ni un bouton à une guêtre, ni un galon à un képi, il y a là de quoi surprendre. M. Maurice Denis a su vaincre cette difficulté. Ses trois visions aux couleurs de la France dressées au-dessus des jeunes guerriers rassemblés dans un pli du sol semblent résumer en une toile de très petites dimensions toute l'inquiétude et toute la foi présentes.

Devant un arbre de verger qui commence à fleurir, M. Henri Martin excelle à transmettre aux couleurs, à la matière insensible, les frissonnements et l'ivresse éprouvés. Sa palette lui fournit, tour à tour, la terre même et le pétale de la fleur, la vapeur du nuage et le poudroissement doré du rayon de soleil. Paresseusement, l'ombre bleue s'allonge en travers de la pierre rongée. Et la noire vieillarde qui chemine sur le pont se sent transpercée de toute cette jeunesse éternelle, comme une sainte reçoit les divins stigmates. C'est un naturaliste qui rêve à l'ombre de Virgile et qui, croyant ouvrir un livre de Zola, s'est mis à lire *Dominique* ou M. Francis Jammes.

Il y aurait bien des réflexions à faire devant les cimaises de la Triennale, entre les envois de vieux et de jeunes artistes, immobilisables et mobilisés... Nous y reviendrons !

ALBERT FLAMENT.

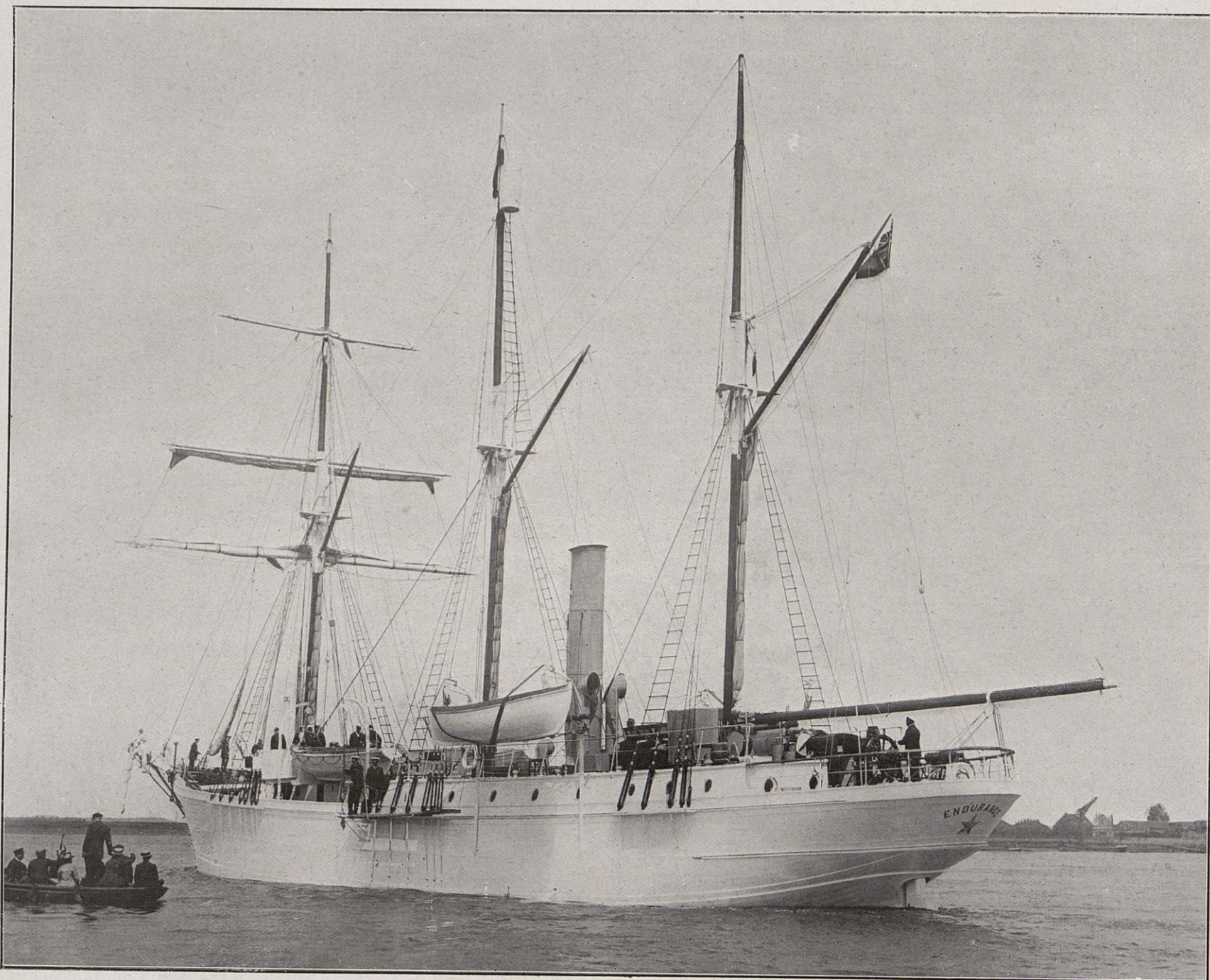
(Reproduction et traduction réservées).



APRÈS DEUX JOURS DE CONTINUELLES ATTAQUES. — Ce que l'on retrouve sur le lieu de combat.



GRANDS CONSEILS EN PLEIN AIR. — A une courte distance du champ de combat le général et les chefs de troupe s'entretiennent des opérations effectuées par l'ennemi.



Le navire sur lequel s'embarqua l'expédition Shackleton : « L'Endurance ».



Shackleton sur son traîneau à hélice.



On place sous une tente un dépôt de réserve.

L'EXPÉDITION DU LIEUTENANT SHACKLETON VERS LE POLE ANTARCTIQUE



LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE. — Tour du Guetteur, dans les remparts byzantins. (Cliché M. Meys.)

LETTRE DE SALONIQUE

Mon cher ami,

Si vous le voulez bien, je ne vous parlerai pas aujourd'hui de choses militaires. Notez simplement sur vos tablettes que quelques troupes allemandes ayant relevé les Bulgares sur certains points de la frontière, nous avons immédiatement recueilli dans nos lignes de nombreux déserteurs boches, preuve évidente que le moral de nos ennemis n'est pas de toute première qualité. Ceci étant dit, et remettant à ma prochaine lettre le soin de vous tenir au courant de nos opérations en cours ou projetées, ainsi que des nouvelles organisations de l'armée d'Orient, je vous invite à me suivre dans une des promenades à travers Salonique auxquelles je consacre depuis une semaine mes rares heures de liberté.

Je viens, en effet, de m'apercevoir, après cinq longs mois de séjour ici, que je ne connaissais rien de cette ville dont nos occupations nous ont, jusqu'à ce jour, empêché de pénétrer l'âme, et j'utilise à faire cette connaissance les loisirs que nous laissent nos adversaires. Suivez-moi ; j'ai découvert, là-haut, près des anciens remparts byzantins un petit café turc où il fait bon rêvasser. Le chemin est assez rude pour y parvenir et le soleil, aujourd'hui tape dur, mais nous marcherons doucement et nous pourrions nous arrêter pour souffler auprès de quelque fontaine où, tels d'antiques pèlerins nous boirons aux creux de nos paumes l'eau claire qui jaillit des rochers.

N'allons pas chercher les rues aux pavés chaotiques et pointus, mais piquons droit devant nous, à travers l'immense étendue des cimetières qui se succèdent et s'étagent sur le flanc du coteau. Ne protestez pas.

Ici, hors des murs, nous ne trouverons que des tombes turques ou juives. La nécropole des chrétiens qui ont peuplé l'au-delà de terrifiantes angoisses, encluse de murs, solennelle et recueillie, est un peu plus loin dans la ville. Le cimetière turc, où nous pénétrons de plain-pied, est une promenade, un lieu de pâture pour les moutons aux longues laines, un jardin de jeux pour les enfants ; il est aussi, le soir venu, l'endroit où les amants, fuyant les cancans de la ville

potinière, viennent échanger leurs serments d'amour auprès des bons morts paisibles et discrets.

Pas de tombes hautaines entourées de balustres, pas de monuments pompeux ; une pierre informe fichée en terre indique seulement qu'ici repose pour l'éternité un fidèle serviteur d'Al-

lah. Parfois une stèle blanche avec un nom suivi d'un verset du Coran marque la tombe d'un notable, un gros sarick de pierre couronne celle d'un mufti, une fleur peinte en noir décore celle d'une femme.

Des feuilles d'acanthé sauvage courent sur le sol, un grand cyprès séculaire se détache noblement sur le ciel.

Elles n'ont rien de sinistre ces sépultures sur lesquelles personne n'a pleuré. Les croyants qui dorment là n'ont pas eu leur dernier sommeil troublé par les vains gémissements des leurs ; ils n'ont entendu au moment où la terre retombait sur eux que la voix du mufti leur rappelant comment ils devaient saluer le Prophète.

Nous pénétrons ensuite dans le cimetière deunmé. Les deunmés sont des Juifs qui, il y a trois cents ans environ, se convertirent à l'Islamisme.

Les tombes sont plus riches, plus ostentatrices, les fezs et les saricks de marbre plus nombreux et cela contraste étrangement avec la simplicité du cimetière juif d'à côté, aux tombeaux uniformes bas et plats qui semblent des bancs de pierre.

Sur l'un d'eux, là-bas, un soldat grec est assis, la chemise au vent, et raccommode philosophiquement son pantalon déchiré.

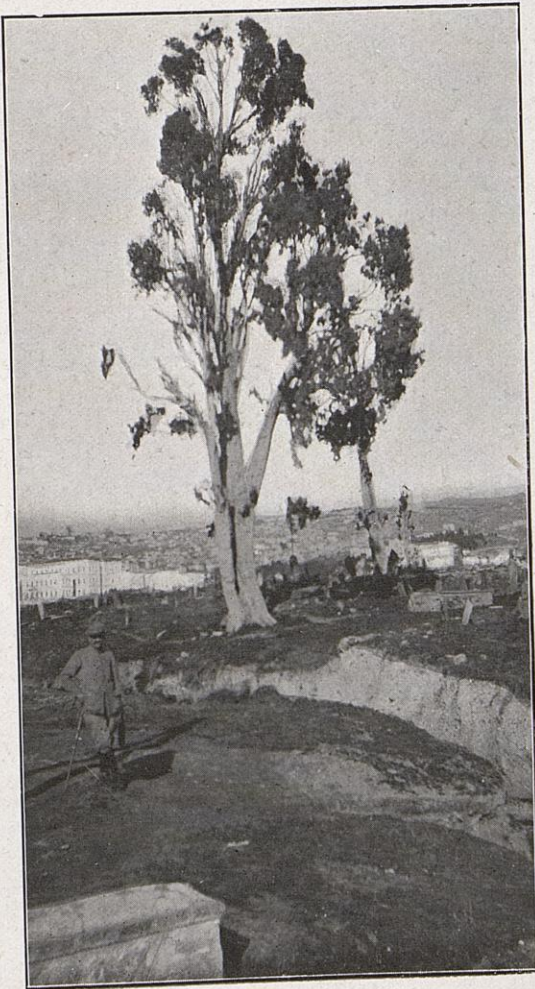
Les morts de l'Orient ne se formalisent pas de ces familiarités.

A présent, il nous faut gravir un sentier de chèvres qui court le long des antiques murailles que, par endroit, la ville a crevées pour s'étendre. Celles que la main des hommes n'a pas détruites ont résisté victorieusement aux siècles accumulés. Contemplons-les avec respect, mon ami, car elles ont vu déferler contre elles d'innombrables tempêtes humaines.

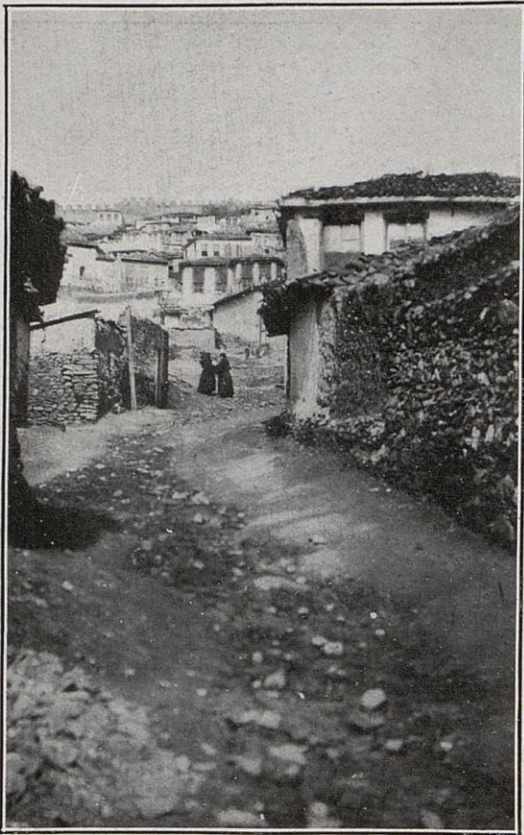
Depuis que le monde existe, tous les barbares du Nord fuyant la tristesse de leur ciel gris, se sont rués par les mornes plaines de la Macédoine à la recherche du clair pays aimé des dieux et de la mer azurée où on leur avait dit que chantaient des sirènes.

Orient ! Mirage merveilleux, mirage éternel, mirage trompeur, combien de sang as-tu fait couler, de combien de désastres es-tu la cause ?

Pour te posséder les hommes se sont livrés des guerres sans merci et les vainqueurs, après



Le cimetière Turc.



Rue pittoresque du Yenikoulé (quartier des 7 tours)

avoir, en vain, cherché furieusement les voluptés promises, après avoir, en vain, prêté l'oreille au chant des déesses marines, sont morts désespérés, dans l'énervement langoureux de leurs désirs inassouvis.

Et toi, Grèce, surtout est coupable de cette illusion décevante, car tu n'es, en réalité, ô Grèce, qu'une belle œuvre de poètes, un pays de rêve peuplé de fantômes !

L'autre jour, comme je contemplais les coteaux que nous voyons d'ici et qui dominent la mer, à perte de vue, ces coteaux recouverts d'une herbe rase et grise, un jeune artiste salonicien qui s'était offert à moi comme guide, s'écria : « Regardez ! Regardez ! Est-ce beau ! Pas un arbre, pas un buisson, pas une vigne, rien

que des lignes pures. Ce n'est pas la fourrure d'une chèvre, c'est la robe élégante d'un coursier ! »

Il ne mentait pas, mon cher ami, le jeune artiste salonicien et je connais le nom du beau coursier dont il parlait, il s'appelle : La Chimère !

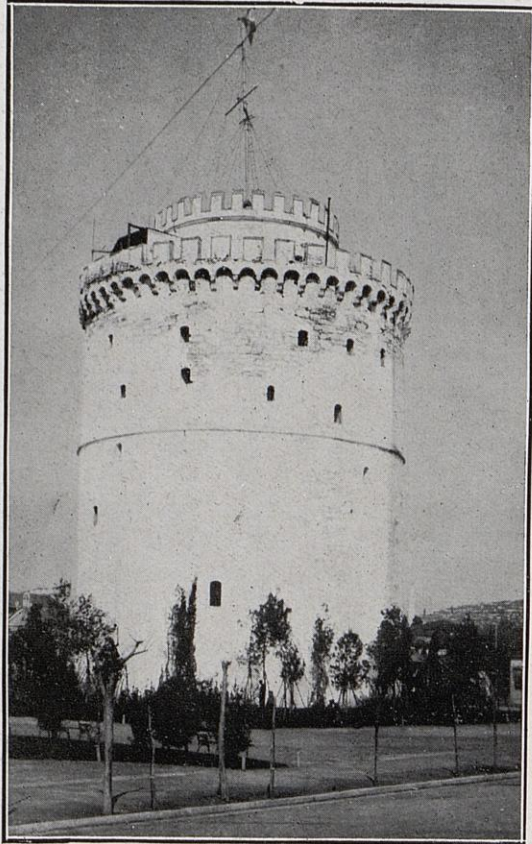
Quittons ces lieux trop pleins de souvenirs pour les classiques que nous sommes et dont, seul, le bohémien que j'aperçois là-bas en train de chercher ses puces au soleil est capable d'apprécier pleinement le charme. Le café turc que je vous ai promis est là tout près, nous y goûterons les joies positives du loukoum de sira trop sucré et du caoua trop fort.

Etabli sur un gros rocher en forme de promontoire il domine toute la ville et de sa terrasse ensoleillée on jouit d'un spectacle qui incite aux rêveries les plus diverses.

Un vieux turc est là qui égrène, depuis des heures, son chapelet de corail ; des soldats grecs se tenant par la main passent en chantant une complainte lente et désolée ; et je me plais à penser que c'est sur une semblable trainante mélodie que les aèdes antiques détaillaient aux peuples ébahis les petits exploits helléniques en de magnifiques et terrifiants récits, grâce auxquels la Grèce commerçante se fit une réputation guerrière.

Voici, à nos pieds, le Yenikoulé, le quartier populaire des sept tours. Ses rues étroites taillées dans le roc descendent en pente raide vers la ville basse.

Elles ne manquent pas de pittoresque avec leurs petites maisons sans fenêtres, précédées d'un jardinet minuscule entouré de hauts murs d'où émergent les cimes légères d'abricotiers en fleurs. Le soleil, en ce moment, fait étinceler leurs pavés aigus ; des femmes musulmanes calfeutrées dans leurs longs voiles noirs glissent silencieuses d'une porte à l'autre ; des petits bohémiens crasseux



La Tour blanche.



Les premiers prisonniers allemands amenés à Salonique.

trise germanique, vers la France, la douce France des prés verts, des raisins dorés, des rivières fraîches qui passent en chantant sous des arceaux de feuillage, la France lumineuse, héroïque et légère dont les beautés ne sont pas une œuvre d'imagination, mais une grandiose, une adorable réalité. Cependant réagissons aussitôt ; il ne faut pas laisser le mal du pays envahir notre cœur déjà si lourd. Redescendons vers notre devoir quotidien, en attendant le moment, prochain, j'espère, de l'action.

Au revoir, mon cher ami ; je vous fais un beau salut turc, un téménah très respectueux, en portant ma main à mon front et à ma poitrine pour indiquer que ma pensée et mon cœur sont avec vous.

X...



Femmes à la fontaine.

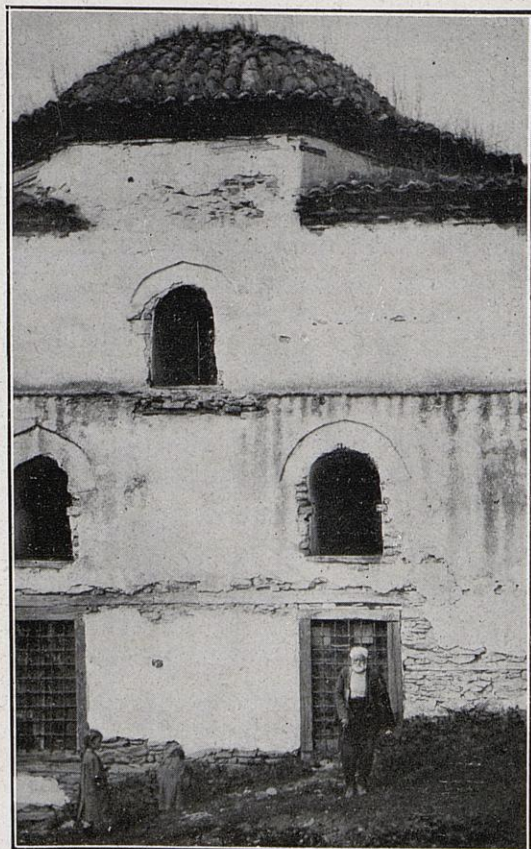
dévalent en se battant vers le quartier riche. C'est eux qui nous aborderont tout à l'heure dans la rue Venizelos en nous disant de leur voix chantante : « Donne un sou, Missié ; je n'ai pas mangé ! Serbe je suis, M ssié, je n'ai pas mangé ».

Un pope, au chignon respectable surmonté du kalimavchi à forme de tuyau de poêle, grimpe vers l'ancienne mosquée où triomphent à présent les icônes sacrées du Mont Athos ; un notable musulman s'en va, puérilement majestueux, suffoquant dans le manteau de fourrure nécessaire au maintien de son prestige, et trébuchant à cause de ses trois paires de babouches superposées ; — deux femmes bulgares, aux tabliers de laines multicolores sont assises près d'une fontaine dont l'eau claire s'égoutte sur un débris de chapiteau ancien dont elle polit et use depuis des années le marbre historique et vénérable ; des ouvriers albanais dont les vêtements blancs sont soutachés de noir partent chercher du travail au camp français ; des paysans des îles aux costumes de bure coudoient des Croates dont la tête s'entoure d'un mouchoir rouge ; de vieilles juives grasses se montrent à leurs portes en robes de gala.

Tel est le Yenikoulé, quartier des sept tours, synthèse de la Macédoine.

A présent, levez les yeux, voici la ville dont les multiples minarets s'élancent vers le ciel comme des prières pétrifiées ; derrière la ville voici le golfe aux eaux tranquilles où veillent les navires de guerre et, au lointain, l'Olympe couvert de neige, l'Olympe que la fuite des dieux a singulièrement rapetissé.

Laissons nos yeux fouiller plus avant encore. A la limite du regard, c'est le rêve qui commence. Le nôtre va nous emporter pour quelques minutes par delà ces monts, par delà cette mer où rôde la trai-



Une ancienne église.



M. le colonel d'Osnobichine, directeur des Ambulances Russes et M. de Wieniawski, délégué, présentent à M. Justin Godard, sous-secrétaire d'Etat, au Ministère de la Guerre, une formation nouvelle de l'ambulance russe. Cette intéressante formation, très mobile et très ingénieuse, permettra de doucher, et de soigner hygiéniquement les troupes de l'avant. Elle partira ces jours-ci pour le front, sous le commandement du lieutenant automobiliste Maus.



Présidents du Conseil alliés causant ensemble de choses évidemment fort agréables (à gauche, M. Asquith, à droite, M. Salandra).



Le général Sir Jam Hughes, ministre de la guerre canadien, venu pour passer en revue les troupes canadiennes opérant en France, s'entretient avec le général Lord Brook qui les commande.

ÉCHOS

UN SUBLIL PORTRAITISTE

Robert Deléang, peintre orientaliste, est l'auteur de fort beaux portraits au crayon parmi lesquels il convient de citer en dehors des deux que voici, ceux de MM. le général Pellé, J. Lefèvre, directeur de l'enseignement de la Seine,



Deux portraits au crayon par R. DELÉANG.

Paul Ginisty, Raoul Perret, ancien ministre. E. Moreau, directeur de la banque de l'Algérie, Drelon, député, etc.

LA MODE.

La véritable élégance masculine ne consiste pas seulement à avoir un vêtement à la mode du jour plus ou moins exagérée; elle réside plutôt dans l'har-

monie du costume, dans le choix de l'étoffe, dans son ensemble en un mot, lequel doit être approprié à celui qui le porte et au milieu auquel il est destiné.

Les nouveaux modèles d'été exposés, 8, boulevard des Italiens, par le tailleur Lejeune sont à ce titre remarquables par leur coupe élégante, dont la ligne sévère se garde de la haute fantaisie et

par le genre des étoffes, dont les teintes foncées s'harmonisent bien aux temps présents, durant lesquels toute exagération doit être sévèrement proscrite.

Costumes, pardessus depuis 100 francs.

LE LEGS DÉTAILLÉ.

Le public va pouvoir admirer au musée de l'Armée (salle Bugeaud) les toiles,

tableaux et études, légués par le grand peintre militaire Détaillé à l'Armée.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, présidera, demain samedi, l'inauguration de cette fort belle collection.

L'ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES.

La mission de coordination des secours aux armées d'Orient, qui fait preuve d'une si utile activité, a relevé dans son rapport que l'envoi de l'Association des Dames françaises « a été accueilli partout avec des transports de joie ». Il s'agissait là du don de cette société pour les hôpitaux de Corfou. Aujourd'hui elle met à la disposition de la mission, pour Salonique, un envoi encore plus important.

SOUVENEZ-VOUS !

Sous le titre « Souvenez-vous ! », une ligue vient de se former qui se propose d'établir les archives écrites et photographiques des crimes allemands et de répandre ces documents dans le monde entier. Par des livres, des conférences, des images, des commémorations, elle s'appliquera à entretenir cette haine du Boche que la Kultur aura mise au cœur de tous les civilisés, et à lutter contre une nouvelle invasion des Boches et de leurs produits.

Patronnée par les ambassadeurs, les présidents des chambres et de nombreuses notabilités de l'Institut, du Parlement, des lettres, des arts, etc., la nouvelle ligue compte déjà dans son comité de direction MM. Jean Richepin, Paul Escudier, Ch. Guernier, Romain Coolus, Ed. Benoit-Lévy, F. Laudet, l'abbé Wetterlé, etc.

Les adhésions sont reçues toute la journée au siège provisoire, 167, rue Montmartre, et par poste. Des conférences seront organisées, des sections seront créées partout (adhérent, 2 francs; membre actif, 5 francs; membre honoraire, 20 francs; membre fondateur, 100 francs; membre donateur, 200 francs et au-dessus).

A L'AÉRO-CLUB.

— En sa dernière séance, le Comité de direction de l'Aéro-Club de France, après avoir ratifié la délivrance de nombreux brevets de pilotes aviateurs et homologué les brevets de sphérique délivrés à MM. Jules Védrines, Emile Barlatier et Pierre Térégy, a admis, en qualité de membres titulaires de l'Aéro-Club de France :

MM. le comte de Cugnon d'Alincourt, capitaine d'infanterie; le comte de Toulouse Lautrec, le baron de Eynde, lieutenant pilote aviateur; Jean Tanzi, enseigne de vaisseau; Marc Verdon, capitaine aviateur; Victor Forquenot; René Béchon, Pierre Poncet, Félix Fougerat, pilotes aviateurs, et John Darwin, officier pilote aviateur de l'armée britannique.

LA CUISINE ET LA TABLE

Potage de cresson et de cerfeuil

Le cresson renferme de l'iode et c'est un excellent dépuratif, il donne de plus un très bon potage dont voici la recette : coupez trois oignons en tranches minces que vous jetez dans du beurre chaud, faites-les revenir et saupoudrez d'une cuillerée de farine. Mouillez avec deux litres d'eau et ajoutez huit à dix pommes de terre, du sel, peu de poivre. Couvrez la casserole et faites cuire le potage pendant une heure, puis passez au tamis et remettez sur le feu. D'autre part, ayez une botte de cresson, lavez-le, et épluchez-le. Jetez-le à pleine eau bouillante, au bout de deux minutes, retirez-le et passez-le à l'eau froide; égouttez-le bien. Hachez-le ensuite avec une poignée de cerfeuil et mettez-y environ 50 grammes de beurre. Ajoutez ce mélange au potage, mêlez vivement sans laisser bouillir et servez ensuite cet excellent potage.

LA DIVINE TRAGÉDIE

Sous ce titre, M. Henry Bataille vient de publier (Fasquelle, éd.) la première partie du poème qui, à travers les événements actuels, poursuivra en les unissant, les deux forces : humaine et divine, sur quoi se fondent les entreprises de tous les peuples de l'Histoire, les deux faces confondues de l'homme et de la Divinité.

Cette conception historique est certainement discutable, cette théorie s'éloigne indubitablement de l'orthodoxie, mais acceptons ce point de départ un peu hasardé pour ne considérer que la beauté de l'ouvrage, sa puissance, applaudir à l'effort de l'écrivain, effort qui est l'un des plus vigoureux accomplis depuis des années, le plus vigoureux même, et, tel, qu'il assigne d'ores et déjà à Henry Bataille, en dépit des inégalités, des défauts que pourra présenter la suite de son œuvre, une place prépondérante dans la littérature de notre époque.

J'aurais dû écrire tantôt : épopée, non que le poème soit épique au sens formel du terme; ni au sens de la *Légende des Siècles*, laquelle embrasse à la fois le passé, le présent, l'avenir, la terre c'est-à-dire la création, l'espace c'est-à-dire l'infini, mais parce qu'il n'en constitue pas moins une épopée. En ne se rapportant qu'aux apparences, il serait permis d'assimiler la *Divine Tragédie* à un tableau de la guerre, la guerre vue à la façon dont la verrait un Eschyle, — Eschyle, ce démesuré de l'énorme ! — cependant, si l'on adopte la conception de l'auteur, l'hypothèse n'a plus de possibilité, l'œuvre se ramène à ce qu'est la *Divine Comédie* : une épopée de l'homme, grandie ici à la taille d'un dieu, devenu presque Dieu.

Divine Comédie, — *Divine Tragédie*, rapprochement qu'il fallait bien de la hardiesse ou bien de la confiance dans son démon intérieur pour risquer, bien du talent pour n'y point succomber. M. Bataille l'a justement compris et, au moment de saisir la plume, il a appelé à son aide l'amant idéal de Béatrice, lui demandant de le guider, de le soutenir dans sa tâche, se plaçant sous sa protection comme lui, Dante avait fait naguère au seuil de la caverne menant dans la cité des pleurs, de la douleur éternelle. L'Allighieri est donc, là, tout proche et le poète du *Bois Sacré* pouvait-il élire maître préférable à ce revenant de l'Enfer alors que lui-même s'appropriait à franchir la Porte du Mystère.

Elle est, cette porte, presque comparable à celle que rencontra, au milieu de la forêt ténébreuse, l'illustre florentin; toutefois, au faite de l'arcade, ne se lisent pas les paroles de tristesse et d'abattement; au contraire, des motifs de croyance en un meilleur avenir.

Vous qui entrez ici commencez l'espérance.

Pourtant ce n'est point sur des jardins de joie que s'ouvre ce seuil. Il donne accès par de longs couloirs

de terre, en suivant la muraille et le chemin fangeux, à un enfer où l'on ne rencontre que l'homme, encore et toujours l'homme, où le froid glace et accable, où le feu dévore, et où l'on est étouffé par le soufre. Dans la compagnie du vieux maître, malgré l'épouvantable drame qui se joue devant et autour de lui, par l'exemple de ceux qui luttent et souffrent, le poète apprend à conserver un visage radieux. Or, il est digne de continuer son chemin celui qui est entré sans faiblesse dans cette contrée terrible, celui qui ne pleurera pas dans la prairie du sang, celui qui sourira dans l'effroyable nuit.

A la lueur d'une lumière écarlate se succèdent les visions d'épouvante et d'héroïsme d'une horreur si intense que Dante n'en contempla jamais de pareilles durant son voyage aux sombres régions. L'être humain nous apparaît dans toutes les phases de cette odyssée terrifiante, sous les aspects les plus multiples qu'il soit capable de revêtir, en des attitudes de damnés, dans des poses sublimes aussi, dans chacun des rôles de cette tragédie où il est acteur obligatoire et où la Mort représente le metteur en scène.

Coupé de temps d'arrêts pendant lesquels la Nature recommence sa féerie, pendant lesquels des clartés d'aube sereine percent les nuées d'ouragan, le tragique s'accroît, s'accroît au point que, souvent, nous nous demandons si nous ne sommes pas le jouet de la fièvre, du délire.

De près, de loin, partout où le combat s'acharne, C'est la marée de boue, un pressoir liquoireux Qu'ils foulent de leurs pieds et qui leur gicle aux yeux On les voit enivrés du limon qu'ils ont bu, Enfoncés au cloaque épais sans bord ni berge, Et d'où, comme l'épave après l'orage, émerge Des débris, des tronçons, mille formes étranges, Rudiments de matière, innombrables mélanges Où ne se reconnaît rien qu'on puisse nommer. Par là-dessus, errant, un être fauve, hirsute... Il est encor couvert de matière éruptive, Blanc comme un ossement sorti de la chaux vive...

Ne semble-t-il pas entendre un écho de la lutte des Titans, ne croirait-on pas se trouver en présence d'un fantastique dessin de Pierre Brueghel ?

Je n'ai pas l'intention d'analyser la *Divine Tragédie*; j'ai voulu essayer simplement, non de la faire aimer, non de la faire apprécier, — on l'aimera et on l'appréciera dès qu'on aura feuilleté le livre et en dépit de certaines réserves — je me suis proposé de donner un avant-goût de ce poème beau et grave qui acquiert, par intervalles, des similitudes d'apocalypse; de ce « poème-gouffre » pour employer l'expression que Hugo appliquait à l'œuvre de Dante, expression exacte, là et ici.

Je transcris sans les choisir, de même qu'on cueille des fleurs dans une prairie où elles surabondent, les vers ci-dessous aux sonorités de métal.

Le Cauchemar.

Et maintenant, à travers l'ombre et la sueur Des fièvres, en avant, marche toujours, Sisyphe ! La marmite aboye ! Le shrapnell plante sa griffe Dans son flanc... Marche, tue, et tue, et tue. Tape dedans ! Va dans le tas ! Enfonce. Plante La baïonnette dans du mou et dans du flasque. Aspire à plein gosier la fumée suffocante C'est l'orage des cris, les appels en bourrasques. ...Crépitements, hululements, éclairs... L'officier qui rugit de douleur, le soldat Qui retient ses dents en hurlant et les entrailles Qui fusent par bouquets... ...Tout bouge ! Le sol s'entre-bâille... La conversation des balles sur la tête, Exaspérante, insupportable... Le rosier des mitrailleuses qu'on dévide Parmi la pluie de feu et l'incendie liquide, Tandis qu'en haut, des corps éclatent en miettes... N'imaginerait-on pas le morceau suivant extrait de la *Légende des Siècles* : Ils marchent, fabuleux, livides légions ! Et cette Grande Armée blanche sur le ciel noir, Quand on la voit passer dans les rayons du soir, Vous met au cœur le plus auguste des frissons !

Les Grillons sont un quasi-chef-d'œuvre ; un grandiose Stenlein a nom les *Emigrés* ; il y a, dans ce volume, maintes pièces que je regrette de ne pouvoir faire connaître, notamment le *Calendrier* d'un pathétique exquis, d'une émotion délicieusement tendre.

Il est dommage qu'Henry Bataille, si richement doué, laisse trop fréquemment le diamant entouré de gangue et ne revienne pas à la forme classique du vers. Elle n'empêche jamais l'originalité de se produire (Baudelaire). L'auteur de la *Divine Tragédie* est assez expert en son art pour ne point redouter les difficultés de la rime et ne pas se borner à l'assonance, — la rime constituant la cadence qui fournit au vers son entière expression.

Le *Sacre de la Mort* termine cette première partie de la *Divine Tragédie*, laquelle aura pour frontispice, lorsque le rideau sera baissé sur le dernier acte, la figure de Ligier Richier, vulgairement appelée *Squelette d'albâtre*. Nulle image ne saurait mieux symboliser ce livre que la statue de l'artiste lorrain :

Ame d'un peuple entier... élan ; Du tombeau, cantique éternel de l'esprit ; De l'idéal...

Henry Bataille a été fort discuté naguère. Aujourd'hui l'entente peut s'établir sur sa *Divine Tragédie* ; l'admiration peut aller, quelle que soit la bannière sous laquelle on se range, à cette œuvre, imparfaite sans doute, mais qui, par moments, s'illumine d'éclairs de génie. Dante a touché au front le poète et son doigt y a imprimé une trace ineffaçable.

Paul d'ABES.